

la gloire, l'élection que sa muse a faite d'eux pour ses interprètes.

Or, il y a quelque vingt-cinq ans, cet homme, ce penseur alors inconnu, possédant à fond la langue italienne, et passionné pour l'épopée du Tasse, dont il avait fait sa nourriture assidue, conçut le projet d'élever à son idole un monument qui fût à la hauteur du culte qu'il lui avait voué. Il résolut de traduire la *Jérusalem délivrée*, octave par octave, en vers alexandrins. Mille autres, même parmi les mieux inspirés, eussent failli devant cette conception audacieuse, et l'eussent laissée à l'état embryonnaire. La tentation d'abandon devait être d'autant plus forte pour lui, qu'ayant dans l'esprit toutes les puissances nécessaires pour créer lui-même, il devait trouver moins de charme à traduire les créations d'autrui, cet autrui fût-il le Tasse. Mais refoulant en lui tous les orages et les découragements que dut contenir son cœur d'artiste, il marcha avec une persévérance indomptable dans la voie qu'il s'était tracée, et voulut tenir le serment qu'il avait fait à la grande mémoire de Torquato. Que de veilles ! que de travaux ! que de luttes intérieures pour y arriver ! Il y arriva cependant. Le serment fut tenu et, en 1855, son grand travail, mené à terme, paraissait à la Librairie nouvelle.

M. Desserteaux a traduit la *Jérusalem* en vers alexandrins, octave par octave, avons-nous dit, en substituant simplement les rimes plates aux rimes entrecroisées dont se servait le poète de Ferrare. Nul n'ignore que ces dernières ne sauraient, avec l'allure légère qu'elles ont en français, convenir à la majesté continue et grave du poème épique.

Reste la question de savoir lequel vaut le mieux, traduire un poète en vers, ou le traduire en prose. Je penchais fort, à cet égard, vers l'opinion de M. Villemain, et croyais, malgré quelques heureux exemples (ceux de MM. de Saint-Ange et Ratisbonne entre autres), que la prose littérale est le meil-